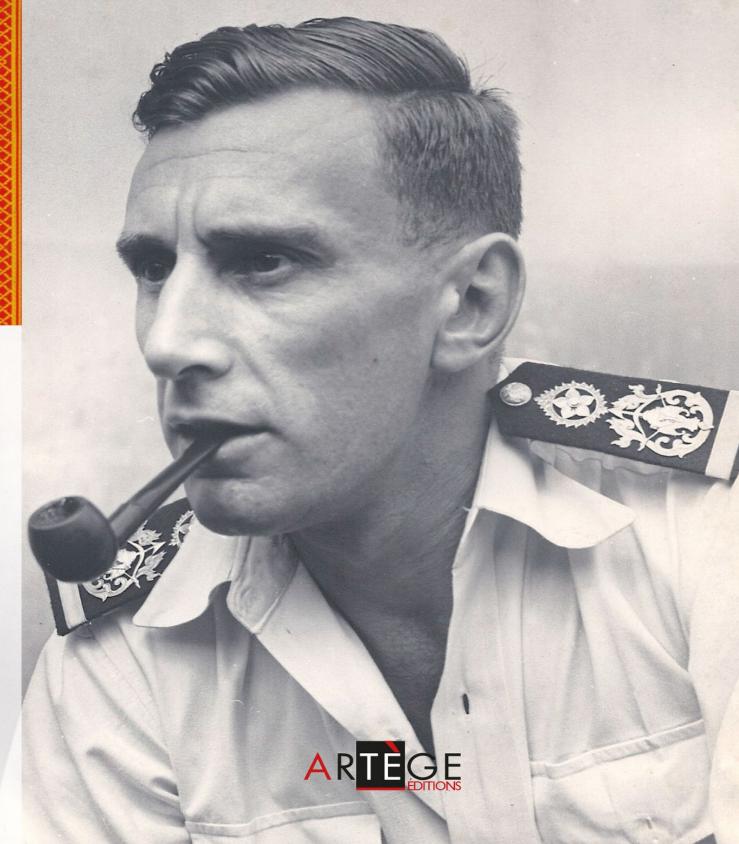
JEAN DEUVE

Christophe Carichon



Jean Deuve

Le seigneur de l'ombre



Carte réalisée par Jean Deuve

Christophe Carichon

Jean Deuve Le seigneur de l'ombre

Services secrets 1944-1978

ARTÈGE

débrouillardise et de civisme, inspirée des techniques militaires et de son expérience. Baden-Powell organise un premier camp scout en 1907 sur l'île de Brownsea dans le Dorset. Très vite, le scoutisme (ou méthode éclaireur) conquiert un très large public de garçons et de filles au Royaume-Uni et dans le monde entier. Certains parlent alors de « révolution pédagogique Cependant, pour son fondateur « (le scoutisme) n'est qu'une suggestion lancée en faveur d'une jolie manière de se recréer en plein air, qui s'est trouvé aussi un auxiliaire efficace de l'éducation. On peut prendre le scoutisme complément à la formation que donne l'école, complément propre à combler certaines lacunes inévitables du programme scolaire ordinaire. En un mot, c'est une école de civisme par le moyen de la nature¹⁴. Le scoutisme masculin comprend traditionnellement trois branches: les louveteaux (8 à 12 ans), les scouts ou éclaireurs (12 à 17 ans), et les routiers (au-delà de 17 ans).

En France, deux mouvements de scoutisme sont créés : les Éclaireurs unionistes de France, d'inspiration protestante, en 1909 et les Éclaireurs de France, affichant une neutralité de bon aloi, deux ans plus tard. Les catholiques ne se regroupent en association qu'en 1920 quand le Jésuite Jacques Sevin, le chanoine Antoine Cornette et Édouard de Macédo créent la Fédération nationale catholique des Scouts de France. Cela ne se pas fait sans mal car beaucoup d'évêques voient dans le mouvement une « Franc-Maçonnerie pour enfants », un mouvement naturaliste, panthéiste, protestant, libéral, théosophique et interconfessionnel, et un danger pour les œuvres déjà existantes (Action catholique et patronages). À l'époque, l'enjeu est de taille d'autant que les jeunes catholiques sont attirés par le scoutisme (l'uniforme, les

activités, l'indianisme, les totems) et entrent alors en masse aux Éclaireurs de France et aux Unionistes. En 1924, le mouvement manque d'ailleurs d'être définitivement condamné par le pape Pie XI sur la base d'un rapport très bien instruit par un Frère français de Saint-Vincent de Paul : le RP Henri Jeoffroid¹⁵.

Mais, même si en définitive le pape bénit le mouvement, plusieurs évêques refusent le scoutisme catholique dans leur diocèse. C'est le cas à Nantes par exemple mais également dans le diocèse de Coutances et Avranches, dont dépend Cherbourg, où Mgr Théophile-Marie Louvard (1858-1924-1950) est le dernier évêque à refuser l'implantation du scoutisme catholique jusqu'après la Deuxième guerre mondiale. Dès 1928, Mgr Louvard avait en effet étouffé dans l'œuf les premières patrouilles scoutes catholiques de son diocèse en les interdisant purement et simplement¹⁶. En Normandie pourtant, les Scouts de France ont des troupes dans les diocèses de Rouen et d'Évreux mais c'est à plus de 200 kilomètres de Cherbourg. La seule solution pour les garçons est donc le rattachement aux Éclaireurs de France, mouvement non confessionnel¹⁷. C'est ainsi que Jean appartint aux Éclaireurs de France et découvrit camps, veillées, uniforme et vie de patrouille avec le délicieux goût de la nouveauté ajouté à celui de la clandestinité.

En 1931, le commandant Deuve reçoit une nouvelle affectation : il est nommé second du croiseur lourd de 10 000 tonnes *Colbert* basé à Toulon. Quel changement par rapport à *L'Inconstant*! Près de 200 mètres de long, 646 officiers, officiers mariniers et marins, 24 canons, 12 mitrailleuses et 3 hydravions. Partie en reconnaissance de garnison en mars, Geneviève Deuve et ses sept enfants rejoignent la côte méditerranéenne à Pâques et se serrent dans un appartement du boulevard de Strasbourg.

À Toulon, le scoutisme est autorisé et encouragé. Son organisateur historique est le chef scout marin Pierre Grimaud, ami du Père Sevin. Jean Deuve intègre la 4^e troupe de la ville, groupe Bailli de Suffren, et gravit rapidement les échelons de la progression scoute : promesse, seconde classe, chef de patrouille des Alouettes à moins de 14 ans, il est totémisé « Alouette éveillée ». C'est aussi le temps des premiers camps (le premier en Haute-Savoie en juillet 1931), des couchages sous la tente, des explorations, des installations, des grands jeux, des feux de camp. Jean est enchanté de vivre son scoutisme au grand jour et y entraîne ses frères. Françoise est désolée car il n'y a pas de jeannettes à Toulon. Elle se console en lisant et relisant Bécassine fait du scoutisme. Déjà, le garçon se révèle un passionné d'insectes et d'animaux, attraction qu'il gardera toute sa vie. D'un camp dans les Pyrénées, il rapporte toute une collection de papillons, hannetons et grillons. Mais hélas, il faut encore déménager. Retour vers le Nord, à Lorient, où le commandant Deuve prend le commandement du contretorpilleur Maillé-Brézé tout juste sorti de l'arsenal de Saint-Nazaire. Les garçons entrent à la troupe 1^{re} Lorient *Duguesclin* : Jean devient chef de patrouille des Coqs pour une année. Ils sont inscrits à l'Institution Saint Louis et, si l'on en croit les souvenirs de Jean Deuve, ne sont pas les derniers à organiser des chahuts qui font relativiser considérablement le sérieux des élèves et la discipline des écoles de l'entre-deux-guerres :

« Au cours de ce second trimestre, il y a eu de mémorables chahuts à *Saint-Louis*, notamment dans la classe de Jean. Il y a eu les quatre chatons blancs déposés dans le pupitre du professeur et qui se sont échappés quand le professeur a soulevé le dessus du pupitre. Il y a eu une épidémie de saignements de nez de toute une division... obtenue en mettant un peu d'encre rouge dans les mouchoirs et ceux-ci sous le robinet... il y a eu le chiffon imbibé de craie qui retombait sur le crâne du professeur quand celui-

repart vers le Sud et stationne dans les zones les plus discrètes, choisissant le couvert des bois ou s'installent sur les crêtes. Le 1^{er} juin, Deuve est muté à la 2^e compagnie du 1^{er} bataillon dont les cadres ont été décimés ; il ne reste plus que deux officiers : le lieutenant Charroy, commandant de compagnie et le sous-lieutenant de Grandmaison. L'aspirant prend le commandement de la 4^e section tandis que les autres sont confiées au sous-lieutenant de Grandmaison et à des sergents car il n'y a plus d'officiers valides. La compagnie s'installe dans les bois de Gesnes-en-Argonne. Tout en préparant les emplacements de ses mitrailleuses dans une colline de calcaires, Deuve en profite pour ramasser de beaux fossiles, nombreux dans la région.

Sept jours plus tard, le bataillon fait mouvement vers l'Ouest puis repart vers le Nord traversant des villages détruits, croisant des civils affolés ou des unités en déroute.

« Les tirailleurs sont fatigués et excités par la chaleur [...] la marche est très lente et les colonnes ont tendance à s'étirer. [...] Vers 17 heures, l'étirement est tel que j'ai des tirailleurs sur presqu'un kilomètre. Ils sont crevés. On a beau tenter de les encourager, voire de faire les gros yeux, ils n'en peuvent plus. Malgré un ordre récent (et idiot) d'empêcher les tirailleurs de porter leur lourd paquetage comme ils sont habitués chez eux, c'est-à-dire sur la tête, nous fermons les yeux. Moi-même, je n'ai qu'un paquetage léger (musette, mousqueton, pistolet, gourde, jumelles). [...] je trouve que cette marche manque d'agrément [...] Je ne sais rien de la situation générale. De toute façon, nous n'avons pas, pour l'instant, de contact avec l'ennemi. »

Un nouvel ordre tombe qui envoie le régiment vers le Sud. On marche toute la journée, les sections dépassent souvent les 40 kilomètres par jour. Les hommes sont exténués : « Les tirailleurs n'hésitent pas à se déchausser et à porter leurs souliers au cou, suspendus par des lacets. Ils ont ce teint cendré qui dénote la vraie fatigue chez les hommes de race noire et sont silencieux ; mauvais signe cela aussi... Lors des courtes pauses,

certains d'entre nous posent le corps contre un tas de cailloux et s'endorment immédiatement... le réveil est dur » écrit le jeune aspirant.

Le baptême du feu

Les alertes aériennes se succèdent. Le 11 juin, l'ordre est donné de défendre la voie ferrée Sommepy-Vouziers. Sans moyen radio, Jean Deuve installe sa section en défense, près du village de Manre. Les tirailleurs s'enterrent et se camouflent. Les mitrailleuses sont mises en batterie. Le lendemain, en début d'après-midi, il voit approcher des véhicules ennemis dont certains sont détruits par l'artillerie française. Ce sont des éléments du régiment d'élite Grossdeutschland⁷. Vers 16 h 40, l'enfer se déclenche sur la section Deuve prise à partie par des obus de 105 mm. Le village de Manre est en flammes. Un obus tombe dans la tranchée de l'aspirant qui a le cimier de son casque arraché, son fusil et son FM posés devant lui sont pliés en deux. Son adjoint, le sergent Dusart, est tué à ses côtés. Il y a des blessés et des tués. Après le pilonnage de l'artillerie, les fantassins allemands attaquent la position. Ils progressent de haies en bosquets et tentent d'encercler les tirailleurs qui se défendent avec acharnement et occasionnent de lourdes pertes à l'ennemi. Celui-ci, stoppé, doit battre en retraite. La nuit tombe, les tirs se font moins fréquents. Jean Deuve n'a aucune nouvelle du reste du régiment mais entend des bruits tout autour de lui. Envoyant des éclaireurs autour de sa position, il part lui-même en reconnaissance et constate avec effarement que tous les emplacements amis sont abandonnés ou occupés par les Allemands. L'aspirant a comme l'impression que sa section, ou ce qu'il en reste, est seule face à l'armée allemande. Ils sont encerclés. Tout à coup, l'attaque se déclenche. Tous les groupes

de la section sont engagés au mortier, à la grenade et au pistoletmitrailleur à la lueur des fusées éclairantes. En quelques minutes, la section est décimée. L'aspirant est seul avec le sergent Sekou Pomate et 8 tirailleurs, un FM et quelques grenades. Le feu redouble d'intensité. Le tireur FM est tué ; le sergent, blessé, le remplace, il est atteint une nouvelle fois. Il se tourne alors vers son supérieur : « ça va mon lieutenant ! » et meurt après avoir passé l'arme automatique à un autre camarade qui tombe à son tour. L'aspirant tente une sortie mais reçois des éclats de grenade à la cuisse. Il s'empare du FM et tire sur les assaillants. Les tirailleurs, sans munitions, balancent des grenades inertes et des cailloux sur les Allemands. Deuve devine que c'est la fin mais refuse de se rendre malgré les invitations de l'ennemi qui menace de tuer ses tirailleurs prisonniers. À minuit ce 13 juin, les cinq survivants de la section, l'aspirant Deuve, le caporal Antoine Kodja et trois tirailleurs blessés, tentent une nouvelle sortie entre deux positions occupées par l'ennemi pour essayer d'atteindre un petit bosquet au-dessus d'eux. Au signal, les cinq hommes s'élancent et sont aussitôt pris à partie par les tirs. Tous, sauf le caporal, sont touchés. Ils parviennent pourtant à atteindre le petit bois et échappent à leurs poursuivants. Ils ne sont plus que quatre éclopés et désarmés. En plus de sa grave blessure à la jambe, l'officier a reçu des éclats de grenade à l'épaule, à la mâchoire et dans les omoplates. Il souffre mais ne s'écoute pas. Son objectif est de sauver ses hommes qu'il rassure et soigne comme il peut, et de rejoindre les lignes amies. À 22 ans, l'aspirant des troupes coloniales Jean Deuve est devenu un chef de guerre.

Plus tard, *Le mémorial de l'Empire à la gloire des troupes coloniales*, célébrera les actions d'éclats des marsouins, bigors (artilleurs coloniaux) et tirailleurs pendant cette meurtrière

villages sédentaires et les campements peuls traversés⁵. Deuve doit aussi relever au mieux le système hydrographique (cours d'eau, puits, nappes phréatiques), répertorier les cultures et les réserves de mil, compter les effectifs des troupeaux de vaches, de chèvres, de moutons et de dromadaires. Entre savane, forêt sèche et zones humides, la région du W du Niger est un extraordinaire condensé de la faune et de la flore d'Afrique de l'Ouest devenue aujourd'hui un parc naturel transfrontalier (Niger, Bénin, Burkina Faso) inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1996. L'aspirant est devenu géographe, naturaliste et ethnologue pour son plus grand bonheur. Le voici comme les premiers découvreurs inconnue terre « continent sauvage ». Si la mission est passionnante, les conditions en sont difficiles : en raison des fortes chaleurs, on marche la nuit, on dort et on travaille le jour. Les orages et les tornades sont d'une extrême violence et il faut éviter de progresser dans les lits asséchés des cours d'eau lorsqu'ils se déclenchent. En un rien de temps, le lit sableux se transforme en torrent furieux et emporte tout sur son passage. Et puis, il y a les lions, nombreux, qui rodent le soir autour des campements que les tirailleurs doivent protéger d'une enceinte d'épineux tout en entretenant continuellement le feu pour les éloigner. Enfin, il faut aussi compter avec les moustiques, les mouches, les fourmis et surtout les termites du Niger, certainement parmi les plus voraces et les plus rapides d'Afrique, qui dévorent tout ce qui peut s'ingérer et même davantage : meubles en bois, tissus, cuir, verre et même une fois, dit-on, un canon! Qu'importe, chef scout et jeune officier, Deuve s'adapte à son nouveau milieu qu'il découvre avec passion.

Les rencontres avec les populations locales sont dignes de romans d'aventures. Souvent, ces hommes n'ont jamais vu de blancs, ou parfois, en gardent un bien mauvais souvenir. C'est en effet dans cette même région que s'est tristement illustrée la mission des capitaines Voulet et Chanoine en 1898-1899⁶. Alors l'aspirant français se doit d'être irréprochable, respectant les traditions et payant tout ce dont il a besoin. L'accueil est partout très bon :

« À peine suis-je descendu de cheval que tout le village arrive, se prosterne devant moi, le front dans la poussière, selon la coutume locale et on m'apporte des calebasses remplies d'œufs, de lait, de beurre (aigre et liquide). Je fais demander au chef de village de me faire construire une case provisoire, de m'apporter des poulets, un mouton, du mil, de la paille, de l'eau. Le chef de village fait faire tout cela par les femmes qui se mettent à piler le mil et ramènent l'eau, tandis que les hommes construisent ma case, murs de nattes tressées de paille de mil et toit de chaume : il y en a pour moins d'une heure de travail⁷ ».

Pour mieux comprendre ces peuples du Niger, Jean Deuve décide d'apprendre la langue djerma. Bientôt, il peut même se passer d'interprète. De retour à Niamey, il rend le fruit de ses observations à son commandant qui, enchanté du travail de son jeune subordonné, le nomme chef du service topographique du bataillon, titre pompeux car l'aspirant est l'unique personnel du service. Sa nouvelle mission consiste à dessiner et à compléter les relevés topographiques des zones inconnues du Niger. Seul maître à bord après Dieu et son chef de bataillon, le jeune homme prend possession de son « petit royaume » et multiplie les chevauchées, ne réservant ses visites à Niamey que pour aller à la messe le dimanche. Où qu'il soit et dès qu'il le peut, Jean Deuve fait son possible pour assister à la messe et souvent la servir. Chrétien profond et sincère, il s'attache à vivre pleinement sa foi même dans les régions les reculées.

Une nuit, alors que la petite troupe menée par Jean Deuve

est à la recherche d'un point d'eau dans le désert, le Français est témoin d'un événement étonnant. Tandis que les hommes cheminent guidés par les étoiles sous un ciel clair, un étrange tam-tam se fait entendre au loin. Jean Deuve, décide d'aller visiter le village nomade d'où vient le bruit des percussions. Les tirailleurs ne sont pas rassurés et tentent, en vain, de décourager leur officier. Dissimulés derrière la palissade du campement, Deuve et ses hommes derrière lui observent un drôle de spectacle. Toute la population est rassemblée au milieu du village et danse autour d'un grand feu au rythme du tam-tam et sous les ordres d'un sorcier. Au début, hommes et femmes bougent lentement; puis, lorsque le tam-tam bat plus vite, leurs gestes et leurs pas se font plus rapides. « Les danseurs et les danseuses, sur l'ordre du sorcier, imitent tel ou tel animal, se roulent, rampent, se tortillent, comme s'ils étaient serpents, aboient comme s'ils étaient chiens, miaulent ou figurent des gestes félins, comme s'ils étaient félins. Ils ont la bave à la bouche, les yeux fermés ou grand ouverts, mais ne voient pas⁸. » Jean Deuve est fasciné par le spectacle de ces danseurs en transe, mais ses tirailleurs, qui eux savent ce dont il s'agit, sont tétanisés. Ils sont en train d'assister à ce qu'aucun étranger n'a le droit de voir : la danse du Diable, la nuit où le Diable descend sur la terre à l'appel de ses fidèles. S'ils sont découverts, ils seront implacablement massacrés par les villageois drogués. Mais l'aspirant ne peut s'extirper du spectacle. Au bout de trois heures enfin, il se laisse convaincre par ses hommes et la petite troupe quitte sa cachette. Bien loin du village, la colonne installe son campement, mais Deuve a du mal à trouver le sommeil, la tête bourdonnant des percussions diaboliques et les yeux remplis des flammes du feu magique et du visage du sorcier noir.

de l'*Eastern Warfare school India* (École de guerre orientale), à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de la ville, et qui regroupe des stagiaires de différentes nationalités. Les voici désormais officiers de la prestigieuse armée britannique des Indes dont ils reçoivent la carte d'appartenance. Dans ce camp judicieusement situé au bord d'un lac, Jean Deuve retrouve une dizaine de compatriotes arrivés avant lui. Parmi eux figurent, le commandant de Barmon, chef du groupe français du camp, le commandant Milon, officier d'artillerie coloniale, le capitaine Fabre, ancien instituteur au Laos et le lieutenant Mollo, futur héros des « paras-colos⁵ ».

L'encadrement, typique de l'armée britannique, est constitué du colonel Bolden (chef de camp), un Écossais qui quitte rarement son kilt, du commandant Olsen, danois naturalisé anglais, instructeur de judo de combat, du capitaine topographe Campbell, de White et Withlow spécialistes du minage et du sabotage, et de plusieurs autres officiers instructeurs de tir, de vie en brousse, de navigation, d'hygiène et de secourisme et d'interprétation de photos aériennes. La plupart d'entre eux sont officiers de réserve.

Pour leur confort au camp, les Français bénéficient de plusieurs *Bearers* indiens (équivalent des ordonnances dans l'armée française) qu'ils rémunèrent et qui s'occupent de tous les détails de la vie courante, cirant les chaussures, vérifiant les tenues, et assurant la propreté quotidienne des habitations. Très vite les Gaurs sont pris en charge, vaccinés (contre la variole, la peste, le typhus, le choléra, la fièvre jaune...), et évalués complètement par les officiers de Sa Gracieuse Majesté. Jean Deuve se souvient d'un point original de l'entretien :

« Quand je suis arrivé aux Indes britanniques [...] on m'a fait remplir un questionnaire. Sur ce questionnaire, il y avait : « Avez-vous été scout ? Si oui

de quand à quand ? Quels étaient vos badges et vos spécialités ? Quelles responsabilités avez-vous exercées dans le scoutisme ? » Plus tard, le Français appliquera les mêmes recettes : « Quand je deviens moi-même instructeur (traquisme, pistes, piégeage) dans ce service, mes camarades britanniques me disaient : « Quand nous hésitons entre deux hommes aussi aptes l'un que l'autre à diriger un groupe de guérilla... nous choisissons celui qui a été scout ⁶! »

L'entraînement

Jean Deuve est affecté au groupe « Gaurs IV » pour une première période d'entraînement de dix semaines. Au camp, les journées sont bien remplies entre les cours théoriques et les restitutions pratiques, le tir quotidien, les sports d'équipe (à terre ou nautiques), les courses d'orientation, les marches. Les Gaurs, et leurs camarades d'autres nationalités, s'initient progressivement aux techniques des commandos modernes. Pour les Français, surtout les cadres d'active, ces nouvelles formes de combat sont parfois déconcertantes. Au camp, il n'y a pas de grade et un sous-officier peut ainsi diriger un groupe de guérilla et donner des ordres à un officier supérieur pour les besoins d'un exercice. Les officiers et sous-officiers de réserve sont plus malléables et se posent moins de questions. L'imagination des instructeurs n'a pas de limite, en particuliers dans la préparation commandos particulièrement parcours agrémentés d'explosions télécommandées et de tirs à balles réelles. Au fur et mesure de la progression de l'entraînement, les exercices se durcissent alternant le cadre terrestre ou aquatique, grâce au lac proche, les phases de jour et de nuit.

Le colonel Bolden insiste beaucoup sur la pratique du tir et ne cesse de hurler à ses stagiaires, lors de séances quotidiennes : « Be aggressive, be aggressive ! » En plus des séances classiques, les stagiaires travaillent successivement le tir instinctif et de précision, dans une baraque du camp qu'ils ont appelée *Chez Nip* (pour Nippon). Deuve raconte :

« Une fois franchie la porte, on se retrouve avec un pistolet à la main et deux chargeurs dans chaque poche dans un couloir sombre vaguement éclairé par une ampoule bleue. Des portes à droite et à gauche, un escalier qui grimpe et un autre escalier qui va à la cave. Vous ouvrez une porte et vous vous trouvez nez à nez avec un Japonais (de carton) qu'il faut atteindre de deux balles. Vous avez eu à peine le temps de tirer qu'un bruit, derrière vous, vous fait retourner. Un autre est en train de vous viser avec un fusil. Vous tirez à toute vitesse, juste à temps pour voir un autre jap descendre l'escalier. Quand vous pénétrez au sous-sol, la première porte que vous ouvrez fait lever deux Japonais couchés sur des lits. Le fin du fin est la dernière pièce où un groupe de Japonais entoure un prisonnier allié. Il faut atteindre les japs sans toucher ce dernier. Tout ceci se passe dans une pénombre mystérieuse ; il y a de mystérieux grincements et c'est certainement une excellente école pour les nerfs⁷ ».

Formés pour agir sur les arrières de l'ennemi et organiser des maquis et des réseaux de renseignements, les futurs commandos ne doivent rien négliger et connaître parfaitement les adversaires qu'ils auront à combattre : leur psychologie, leurs armes, leurs matériel, leurs uniformes et leurs insignes de grade et d'unité. Pour les Anglais, un bon entraînement passe par la pratique du drill, jusqu'à la perfection dans l'exécution des gestes et des procédures. L'entraînement n'est cependant pas sans risque et lors d'un exercice Chez Nip, un instructeur est blessé par balle, au bras. Flegmatiques, les instructeurs britanniques affirment qu'ils ont « droit » à 10 % d'accident. Qu'importe le danger, le sous-lieutenant apprécie vraiment ce stage : « C'est une vie rude, mais intéressante, car nos sont sympathiques, enthousiastes instructeurs finalement, l'instruction est bien conçue et pratique. Il y a cette ambiance très britannique faite d'austérité dans le travail, de sport, de jeu, d'excellente camaraderie et de bonne organisation

- (LPO) et conservateur de la réserve des Sept îles, il se fait connaître par son action afin de sensibiliser l'opinion au moment des grandes marées noires en Bretagne dans les années 1970. Il est décédé en 1992.
- 10. Kim est paru en feuilleton aux États-Unis dans les années 1900-1901. On peut se reporter à l'édition suivante parue après la guerre en deux tomes : Rudyard KIPLING, *Kim*, Paris, Mercure de France, 1946.
- 11. Parachuté au Laos moins d'une semaine après Deuve, Ayrolles laisse un témoignage captivant de son expérience des maquis : chef de bataillon L-H AYROLLES dit Serres, *L'Indochine ne répond plus*, Saint-Brieuc, Armand Prud'homme, 1948. Il commande ensuite l'École de saut des parachutistes coloniaux (1947) puis le 3^e Bataillon colonial de commandos parachutistes en 1948-1949.
- 12. Le brevet français lui est attribué seulement en date du 23 janvier 1947 sous le n° 21545. Il s'agit bien sûr d'une régularisation.
- 13. « Cours paramilitaires, rapport d'instruction du stagiaire n° 50 Deuve », *Dossier individuel n° 83.00366 du colonel (H) Jean Deuve*, Centre des archives du personnel militaire (désormais CAPM), Pau (Pyrénées Atlantiques).
- 14. Lieutenant-colonel de CRÈVECŒUR, *Notes du lieutenant Deuve*, 7 juillet 1944, CAPM.
- 15. Le sous-lieutenant de réserve Utard, « intellectuel à lunettes, consciencieux, toujours gai et enthousiaste », est ancien élève d'HEC. Il est rentré dans la résistance en Guyanne dès le début de la guerre.
- 16. Jean Deuve, *Avec Mowgli...*, *op. cit*, p. 61-62. Gandhi vient alors de sortir de deux ans de prison après une situation très

tendue en Inde entre les militants du Parti du Congrès et les autorités britanniques.

- 17. *Ibid.*, p. 65-66.
- 18. « The keenest and most hardworking student we have had the privilege to teach. » École d'interprête pour l'Extrême-Orient, *rapport d'instruction du stagiaire n° 50 Deuve*, CAPM.
- 19. Lieutenant-colonel de CRÈVECŒUR, *Notes du lieutenant Deuve*, 25 décembre 1945, CAPM.
- 20. *Ibid*.
- 21. Jean DEUVE, *Avec Mowgli...*, op. cit, p. 81.
- 22. Le *Consolited B-24 J Liberator* est l'un des bombardiers les plus célèbres de la guerre. De construction américaine, il est en service jusqu'en 1968.

Le maquisard

« Il est arrivé là-bas en 44, de Calcutta, on l'a balancé un peu au hasard je crois, dans une vallée du Nord-Laos. C'était la grande mode en ce temps-là, les Anglais, les Français, les Américains parachutaient des types à tour de bras un peu partout en Asie pour essayer d'y reprendre pied¹. »

Pierre Schændoerffer

L'Indochine française en 1945

L'Indochine (ou Indo-Chine, le territoire entre l'Inde et la Chine) fait partie de l'Empire français depuis le XIX^e siècle. Dès XVII^e siècle, des missionnaires catholiques européens évangélisent la région alors sous tutelle chinoise et beaucoup payent de leur vie leur zèle apostolique. En 1858, la persécution antichrétienne et des raisons économiques poussent Napoléon III à intervenir en Cochinchine, au Sud de la péninsule. En 1885, les armées de la République achèvent la conquête de la péninsule par le contrôle du Tonkin et de l'Annam. En 1887 est créée l'Union indochinoise regroupant la colonie Cochinchine et les protectorats d'Annam, du Tonkin et du Cambodge à laquelle s'ajoutent le Laos en 1893 et le territoire chinois de Kouang-Tchéou-Wan (Baie de Canton) en 1900. Au moment de l'Exposition coloniale de 1931 à Paris, l'Indochine compte près de vingt millions d'indigènes pour à peine 320 000 Français².

Dirigée d'Hanoï par un gouverneur général, l'Indochine est considérée comme la « perle de l'Empire ». En moins de cinquante ans la France a profondément modifié la physionomie

de se rendre. Enfermés dans l'hôtel *Le Bungalow*, plusieurs dizaines d'entre eux sont fusillés où décapités au cours du mois de mars à plusieurs kilomètres de la ville. Parmi les victimes se retrouvent les cadres de la Garde indochinoise, de la gendarmerie et du 10^e régiment mixte d'infanterie coloniale qui ont défendu la ville, mais aussi de très nombreux civils dont le résident René Colin et son adjoint l'administrateur Joseph de la Bernardie, des fonctionnaires coloniaux, des agents des douanes, des chefs d'entreprise et des prêtres dont Mgr Ange Gouin, ancien vicaire apostolique de Thakhek, et son successeur Mgr Henri Thomine ainsi que le RP Thibaud, curé de la ville, tous trois des Missions étrangères de Paris¹⁴.

Des trois maquis de Donjon, Sagittaire (Fabre) est le plus proche de Thakhek: 160 km tout de même par la route coloniale n° 13 (RC 13). C'est le 10 mars en milieu de matinée que les hommes du capitaine Fabre prennent connaissance de l'attaque japonaise. Un autre missionnaire, le RP Gérard Sion (omi), professeur au petit séminaire de Paksane, vient en effet d'apprendre la prise de Thakhek et s'empresse d'aller prévenir *Sagittaire*¹⁵. La nouvelle est confirmée par l'ingénieur des travaux publics Michelin, représentant de Donjon à Paksane, qui vient d'échapper de justesse aux Japonais et, enfin, par un message radio en provenance de Calcutta. Après un rapide conseil de guerre, Fabre et ses hommes décident de quitter leur camp de base, trop proche de la RC 13, et de prendre la jungle. Devant la menace, ils invitent les missionnaires à quitter les villes et les villages et à se joindre à eux. Les RRPP Sion, Fagon et Morin rejoignent le groupe Fabre. Les séminaristes et les religieuses quittent également couvents et monastères et partent vivre dans les villages de jungle.

Le soir même, c'est le grand départ. Des chevaux, prêtés par

le Père Fagon, sont chargés de matériel. La colonne s'enfonce plein nord dans une marche de nuit difficile. Arrivés au village de Nong Boua, les hommes profitent d'un répit et peuvent entendre la messe. Calcutta est contactée et des parachutages sont demandés en urgence. Puis le maquis s'installe dans la montagne entre la RC13 et le Mékong, à la frontière thaïlandaise. Le sergent Danel raconte :

« Nous sommes en pleine installation dans le Phou Ngou où nous faisons un campement magnifique. Nous avons même dressé un autel pour que les Pères puissent dire leurs messes. [...]

Je me suis fait construire par les Annamites une splendide baraque pour ma station.

Nous devons recevoir prochainement du personnel. Nous aurons besoin de renfort en cadres pour instruire les indigènes 16 ».

Il s'agit maintenant de harceler l'ennemi et de lui disputer le contrôle du terrain en évitant au maximum le contact, quitte à abandonner le matériel et les armes si cela est nécessaire. C'est une guerre d'un genre différent que doivent mener les hommes des maquis ; elle n'est d'ailleurs pas bien comprise par les cadres d'active qui rejoignent le groupe. Deuve explique :

« Cet abandon des armes individuelles est dur à avaler pour des vieux soldats à qui, toute leur vie, on a répété qu'abandonner son fusil est une trahison. Et pourtant quel est le prix d'une *sten* ou d'une carabine en face du prix d'un guérillero qui a passé près d'un an à s'instruire et chez qui la possibilité de faire du mal à l'ennemi est autrement développé que chez le simple troupier ? Les instructeurs britanniques aimaient à répéter qu'ils préféraient instruire des amateurs ou des gens qui n'avaient jamais porté l'uniforme que des vieux militaires blanchis sous le harnais. Paradoxe ?... Peut-être bien que non 17 ».

Mais l'alchimie fonctionne et les volontaires affluent : civils, chasseurs laotiens, gardes indochinois, marsouins isolés,

parachutistes venus de Calcutta rejoignent tous les jours le groupe Fabre. Dès l'attaque du 9 mars, et même s'ils ne reçoivent leurs lettres de créance que bien plus tard, les officiers de la Force 136 en Indochine sont officiellement désignés par le Gouvernement provisoire de la République française (GPRF) comme représentants civils et militaires. Les ordres sont clairs : il s'agit de chasser les Japonais mais aussi de restaurer l'autorité légitime de la métropole dès que possible, face aux menées anticonduites par les alliés « anticolonialistes », et les Chinois qui s'avèrent de bien dangereux voisins expansionnistes. Il faut de plus compter avec un influent parti annamite indépendantiste qui collabore avec l'occupant. Ces Annamites immigrés au Laos, cherchent à déstabiliser les autorités traditionnelles qui demandent au contraire à être rassurées sur les intentions et la force de la France. Deuve, spécialiste de la recherche du renseignement, élabore un efficace réseau comme il l'avait déjà expérimenté en Afrique:

« Un premier réseau d'alerte a pour seul but de prévenir quelques heures à l'avance toute tentative ennemie dirigée contre notre organisation. Un second réseau opérationnel suit les mouvements des troupes japonaises et cherche les renseignements qui nous permettront de mener la guérilla. Un troisième réseau travaille sur une échelle plus large au Siam et au Laos et a pour but de renseigner sur les intentions et les grands mouvements japonais, sur la politique japonaise, sur la situation politique et économique au Laos et au Siam […]. Enfin, un réseau spécial s'occupe du contre-espionnage 18 ».

Les missionnaires ne sont pas en reste : le Père Sion, affecté à l'état-major, prend la responsabilité de l'infirmerie. Il est aussi pisteur et interprète. Le Père Fagon est inséré dans le groupe de guérilla Michelin et le Père Morin, qui est sous-officier de réserve, commande une section de la Garde indochinoise de

venus du Vietnam, ou appartenant à la forte communauté immigrée au Laos, ont déjà pris les armes. Les deux frères s'entendent toutefois pour fonder début octobre un mouvement politique nouveau contre l'ennemi commun français : le LaoIssala (Laos libre) regroupant nationalistes communistes et non communistes. C'est sans compter sans d'autres groupuscules indépendantistes soutenus par le grand frère thaïlandais et opposés aux Annamites et les agents américains de l'OSS. Pour ces derniers, il s'agit d'infléchir l'état d'esprit du roi qui se refuse à dénoncer le protectorat français sur le royaume. Enfin, pour compliquer le tout, les divisions chinoises, entrées par le Nord pour faire appliquer les accords de Potsdam occasionnellement piller le pays, s'opposent vigoureusement aux quelques maquis français de la force 136 qui maintiennent très difficilement dans les villes reconquises. Le 20 octobre, le roi Sisavang Vong est destitué et emprisonné dans son palais tandis que Phetsarat forme un État lao (*Pathet lao*) avec Souphanouvong (bientôt surnommé le « prince rouge ») et un autre de ses frères appelé à jouer un grand rôle au Laos : le Tiao (prince) Souvannaphouma.

Dans ce contexte très compliqué et globalement hostile, les groupements de résistance franco-lao montés par la Force 136 ont bien du mal à s'imposer. Certains sont désarmés par les Chinois ou rendus impuissants par le manque de moyens militaires. Des supplétifs lao, épuisés par des semaines de jungle, pensent déserter devant les menaces des nationalistes promettant aux « traîtres » et aux « espions des Français » les pires représailles. Le 30 septembre, le lieutenant Francis Klotz de la Force 136, récemment parachuté, est assassiné d'une balle dans le dos par des Viets lors d'une mission de négociations tripartite, de libération d'otages que lui-même a menée avec le capitaine Kemp de l'Intelligence service britannique et le

lieutenant Reese de l'OSS. Cette affaire est d'autant plus dramatique que, si l'officier anglais a tout fait pour protéger son camarade français, l'Américain s'est retranché derrière une lâche attitude répétant à l'envie : « Moi je suis neutre⁴¹! »

Quasiment seul de tous les chefs de guérilla, Jean Deuve parvient à tenir le terrain face aux multiples partis en présence. Nommé capitaine « à titre fictif », ce qui fait plus sérieux que simple lieutenant quand on représente le gouvernement de la république comme chef de mission politique et militaire, il s'accroche à Paksane⁴² ».

Chinoiseries, vietminh et piraterie

Dans les semaines qui suivent, Deuve obtient le renfort de plusieurs hommes de la Force 136 dont le capitaine Ferrandon, le lieutenant Jean Sassi et le capitaine Robert « Bob » Maloubier, futures grandes figures des services spéciaux⁴³. Avec le sergent-chef Picot et le toujours fidèle Père Sion, comptant sur plusieurs dizaines de partisans et chasseurs lao (dont aucun n'a déserté), c'est une fine équipe au moral d'acier qui est prête à affronter l'arrivée des Chinois et les attaques des Viets et des nationalistes du Lao Issala. Pourtant, ils manquent de tout : les tenues de brousse sont sales et déchirées, les chaussures sont percées, la barbe couvre leurs joues creusées, les munitions sont insuffisantes et les estomacs souvent vides. Qu'importe, les hommes de la 136 gardent au cœur un patriotisme intact.

Jean Deuve a longuement raconté dans ses mémoires son premier contact délicat avec les Chinois⁴⁴. Face aux unités bien équipées de ce puissant envahisseur, les consignes sont les suivantes : « éviter la disparition et le vide ». C'est-à-dire, ne pas engager d'affrontement direct, ne pas se faire désarmer, être prêt à quitter les zones urbaines en ordre et sans fuir pour mieux y

revenir ensuite, rassurer la population lao fidèle et calmer les ardeurs viets et nationalistes qui voudraient profiter des moments de flottement. Le 5 octobre en milieu de matinée, une flottille de plusieurs chalands arborant les couleurs du Kuomintang est annoncée sur le Mékong à quelques kilomètres de Paksane.

« Les chalands accostent et une vingtaine de Chinois, Thompson au poing, descendent en courant et établissent un périmètre de sécurité autour du chaland-amiral. C'est immédiatement une activité débordante dans Paksane. Les commerçants chinois arborent des drapeaux chinois, les Viets des pavillons rouges avec une étoile jaune, le comité viet se rassemble et toute la délégation céleste, chef en tête, s'avance vers le débarcadère. Du chaland-amiral sortent alors quatre élégants Chinois en civil. Ce sont des commerçants de Vientiane, parlant français et qui nous précisent que ces chalands transportent le général Sing (alias A. Kong), son état-major et son escorte, et que le général souhaite s'entretenir avec le chef des troupes françaises de Paksane⁴⁵ ».

Le général « fort et bien bâti » domine l'officier français. La discussion commence courtoisement autour de café et de cigarettes et on fait assaut d'amabilité sur les mérites respectifs des deux nations et sur l'amitié franco-chinoise. Lao, commerçants chinois, Annamites assistent intrigués aux échanges. Puis les menaces arrivent : le général, pour éviter des « incidents regrettables », demande aux Français de se retirer de Paksane. Deuve refuse poliment s'en référant aux ordres reçus du gouvernement. De nouveaux salamalecs entraînent des menaces plus précises sur la difficulté du général à tenir certaines de ses troupes qui doivent arriver prochainement ; le fait est vérifiable tant les soldats du Kuomintang se comportent davantage en pillards incontrôlés qu'en militaires disciplinés depuis leur arrivée sur le sol indochinois. Après plusieurs temps d'échanges, les Chinois se retirent non sans avoir sacrifié au

- Tallandier, 2011.
- 44. Michel CAPLY, *Guérilla au Laos*, op. Cit, p. 299 sq et Jean DEUVE, *Laos*, *15 septembre 1945-15 décembre 1948*, dactylographié, p. 6 *sq*.
- 45. Jean Deuve, *Laos*, *15 septembre 1945-15 décembre 1948*, *op. cit. p.* 7.
- 46. Ibid.
- 47. *Ibidem*, p. 8.
- 48. *Ibidem*, p. 17.
- 49. RP Gérard Sion, Commentaires et correctifs op. cit, p. 8.
- 50. *Ibid*.
- 51. Chef de bataillon L-H AYROLLES dit Serres, *L'Indochine ne répond plus*, Saint-Brieuc, Armand Prud'homme, 1948, p. 243.
- 52. Après la guerre, Kou Voravong devient un homme politique important. Député et plusieurs fois ministre, il est assassiné par les Thaïlandais en 1954.
- 53. Jean DEUVE, *Laos*, *15 septembre 1945-15 décembre 1948*, *op. cit.* p. 32.
- 54. Commandant Jacques Morlanne, chef du service action en Indochine, *Notes du lieutenant Deuve*, 23 décembre 1945, CAPM. Le commandant puis colonel Jacques Morlanne est l'un des fondateurs du service action du SDECE et du 11^e bataillon parachutiste de choc, le fameux 11^e choc.
- 55. Lettre du commandant Jacques Morlanne au capitaine de vaisseau François Deuve, 14 juillet 1945, *Archives de Jean Deuve*, Granville.

Le Lao

« (Il était) ce "petit homme timide" […] qui inventa le neutralisme, puis un parti, une armée, un gouvernement pour essayer de sauver le Laos. Pendant vingt ans, seul et sans moyens, il tiendra en échec les Japonais, les Thaïlandais, les Américains, les Vietminhs parce qu'il possède le don étrange de se faire aimer de ses amis et de passer inaperçu aux yeux de ses ennemis¹. »

Jean Lartéguy

Paksane, base arrière

En janvier 1946, le Laos, comme toute l'Indochine, est en pleine anarchie. Les Chinois pillent la partie Nord du pays qui leur a été confiée à la conférence de Potsdam tandis que les Britanniques tentent de maintenir l'ordre au Sud du 16^e parallèle. Les communistes et les nationalistes du Lao issala sont omniprésents dans tout le pays. Les déserteurs japonais et les pirates multiplient les exactions. Enfin les Français tentent pied dans de reprendre la belle colonie. expéditionnaire français en Extrême Orient (CEFEO) sous le commandement du général Leclerc passe alors à l'action contre les Laoviets. Au Laos, Leclerc décide d'investir le pays par le Sud. Le lieutenant-colonel de Crèvecœur commandement des forces qui y sont envoyées et les répartit en deux groupes. L'un à Savannakhet (Sud et Moyen Laos) et l'autre à Paksane (Haut-Laos) qu'il confie au commandant Laure.

Le 16 janvier, le commandant Laure commandant le Groupe II, parvient à Paksane où il est accueilli par le capitaine Jean

Deuve, gouverneur civil et militaire de la région. Laure veut faire de Paksane, un point d'appui pour la reconquête du pays. Caustique, Deuve note dans son carnet : « Dès son arrivée, le commandant Laure, à notre grand amusement, nous qui n'avons jamais beaucoup utilisé le papier dans nos activités récentes, s'installe sur un coin de table et commence à "pondre" des notes de service, des instructions, des plans et des projets. Des conférences ou plutôt des entretiens, sur la situation locale et sur les possibilités militaires ou logistiques, ont lieu sans arrêt les premiers jours² ». L'idée de Laure est de créer, à partir des troupes de Deuve, plusieurs compagnies de marche franco-lao rapidement opérationnelles. Laure, influent et persuasif, obtient rapidement des renforts et des approvisionnements. Dans le courant du mois de janvier, des dizaines d'avions déversent sur Paksane vivres, habillement, armes, munitions et européens. Le temps de la guérilla est bel et bien terminé. Place à la guerre d'Indochine que Deuve apprécie, un peu à la manière britannique, comme « une autre période, non dénuée non plus d'intérêt et peuplée d'aventures³ ».

Paksane voit passer de nombreuses unités envoyées pour la libération de l'Indochine française : les 600 hommes du *Light commando* n° 2 du commandant Guennebau (Corps léger d'intervention/5^e régiment d'infanterie coloniale CLI/5^eRIC) qui vont s'illustrer dans les combats de Savanakhet et de Thakhek, des éléments du 5^e régiment de cuirassiers appartenant également au CLI, le colonel Jacques de Bollardière et l'étatmajor de son régiment de parachutistes coloniaux en attente de départ pour le Tonkin, le capitaine de Frayssinet, aviateur trompe-la-mort qui prend en charge le terrain d'aviation, et aussi le commando du colonel Conus qui sème un fâcheux désordre dans la ville et ses environs. Conus est un homme de guerre, une

chef scout et du commando de la Force 136. Mais surtout, pour Jean Deuve, le policier doit être irréprochable, indépendant des partis et des coteries. Il doit s'appuyer sur la population, rechercher son amitié et sa compréhension et être à son service. Cet état d'esprit, même s'il est commode à admettre pour un Occidental, n'est pas la règle en Extrême-Orient où le policier passe souvent pour un corrompu et un oppresseur. Grâce à son charisme et son sens du commandement, Jean Deuve parvient à obtenir droiture, courtoisie et conscience professionnelle de ses hommes. En plus de trois ans, il ne chassera de la police que quatre agents indélicats et ne recevra qu'une seule plainte visant un policier. Au bout de quelques mois, Jean Deuve peut ouvrir quatre commissariats dans les principales villes du pays à Vientiane, Savannakhet, Paksé et Thakhek. Celui de Luang Prabang l'est l'année suivante en 1950.

Les missions de la police nationale sont multiples : il s'agit d'assurer l'ordre public lors des grandes manifestations (fêtes traditionnelles, meetings politiques), surveiller les frontières particulièrement face au Siam qui fourmille de pirates sur les rives du Mékong, assurer la sécurité du roi et des personnalités. Tout cela avec un effectif de 64 policiers en 1950. Pour pallier cette déficience en personnel, le directeur compte encore et toujours sur la force du renseignement grâce à ses contacts nombreux et variés dans tous les milieux de la société. Il met aussi à profit le renfort des polices urbaines. Enfin, il limite la paperasse au strict nécessaire. Le transfert des compétences avec la Sûreté fédérale étant acté, le directeur organise la police en cinq sections : administration, sûreté, police judiciaire, étrangers et circulation, identité, fichiers et archives spéciales.

Les effectifs augmentent mais le directeur tient à privilégier la qualité aux dépends de la quantité. Chaque unité de police a un programme très strict en ce qui concerne les exercices et l'instruction. C'est toujours la marque de l'école britannique. Jean Deuve privilégie aussi la pratique du sport et de l'éducation physique. Grand adepte lui-même du football et du volley-ball, il impose une heure et demie de sports par jour à ses policiers. L'équipe de la police devient championne de volley du Laos cette année-là. Il organise enfin la surveillance médicale des agents et celle de leur famille (vaccination, carnet de santé). Il envisage même une caisse de secours et d'assistance (sorte de sécurité sociale) qui ne verra hélas pas le jour. Infatigable et passionné, Jean dessine la tenue de ses policiers directement inspirée de l'uniforme scout : chemise et short beiges qu'il porte lui-même continuellement. Quand à l'insigne, il est constitué des trois éléphants et d'un arc tendu, souvenir de son passage aux Éclaireurs de France et rappelant aussi l'arc de Sinsaï un héros populaire des légendes lao.

En un an, la police nationale traite avec succès 136 affaires criminelles, arrête 197 criminels et rapporte plusieurs dizaines de milliers de kips (la monnaie lao) au Trésor. Cette somme est le fruit des confiscations et des amendes données à ceux qui s'adonnent trop au jeu de carte. Le jeu est une véritable épidémie au Laos (comme dans une grande partie de l'Asie d'ailleurs) dans toutes les classes de la société, ministres et compris. Il ruine les familles, corrompt fonctionnaires, entraîne des disputes qui vont jusqu'au règlement de comptes mortel. Si elle ne parvient pas à l'éradiquer complètement, la police parvient à calmer pendant un temps les plus ardents joueurs. Parmi quelques belles missions à porter à l'actif de la police cette première année, il faut noter la victoire à Vientiane contre les agressions nocturnes de femmes rentrant des fêtes et du marché grâce à un stratagème digne de Kipling. Un policier déguisé en femme couverte de bijoux sert d'appât aux voleurs qui se font arrêter par les agents cachés aux

alentours. Autre belle victoire, celle contre les pirates venant du Siam. Ceux-ci terrorisent les villages du fleuve, volant buffles et récoltes et n'hésitant pas à tuer ceux qui s'opposent à eux. Jean Deuve connaît bien ces bandes depuis la guérilla. Pour les réduire, il recrute des agents dans les villages, fait surveiller les rives, constitue une section spéciale d'intervention formée de « durs », infiltre des bandes, en retourne une autre. Ces actions renseignements efficaces permettent de tendre embuscades et de réduire sensiblement les incidents à la frontière. Enfin, la lutte contre les communistes au Nord Laos et à la frontière de Chine mobilise aussi beaucoup d'énergie. Tous les résultats de ces opérations, grandes et petites, sont très largement relayés par la presse. Il importe de montrer à la population que la police travaille et défend la population lao sans attendre d'autre récompense que l'honneur d'avoir servi le pays et le peuple.

Une innovation intéressante est la réalisation d'un film de propagande par un caméraman du Service presse informations de l'armée française : Raoul Coutard, ancien du commando n° 4 du Xieng Khouang. Deuve et Coutard se connaissent depuis quelques années et s'apprécient. En 1950, Coutard est revenu au Laos pour un deuxième séjour comme chef du service photos de la luxueuse revue destinée au Corps expéditionnaire : *Indochine* sud-est asiatique. De passage à Vientiane, il souhaite réaliser un reportage sur les peuples montagnards de la province de Phongsaly, à la frontière chinoise. Deuve en profite pour lui demander ses services : il a dans l'idée de monter un film, muet et en 16 mm, afin de montrer l'action de la police. Le scénario est très simple : « Un chef révolutionnaire à l'étranger envoie au Laos clandestinement un espion, un saboteur, un chef de guérilla. Troubles. La police est alertée. On voit alors toutes les branches de la police se mettre en action, ce qui montre le rôle

(rivière au Nord de Luang-Prabang allant jusqu'aux abords de Dien Bien Phu) pour régler la circulation, chercher du renseignement ou lutter contre les trafiquants. Les cheftaines se proposent comme infirmières, voire infirmières parachutistes pour quelques-unes. Enfin, quand les troupes françaises reviennent en force, c'est à eux encore que le gouvernement demande de guider les soldats, transporter les munitions, monter des postes de secours, défricher des champs de tir et toujours rassurer une population qui jamais n'a vu autant de troupes au Laos.

En cette année 1953, comme aux plus beaux jours de Mafeking, les scouts lao se sont montrés les dignes héritiers des premiers éclaireurs de Baden-Powell. Leurs exploits sont relatés dans quelques revues dont *Indochine sud-est asiatique*, lue par les soldats du Corps expéditionnaire français en Extrême Orient, ou la revue de la branche éclaireur des Scouts de France qui reprend presque intégralement l'article du journal *Scout lao*⁴⁰. Au royaume, le scoutisme a conquis ses lettres de noblesse : il est maintenant reconnu pour son patriotisme, son civisme, ses qualités techniques, son idéal et son enthousiasme. En 1957, une délégation participera au Jamboree d'Angleterre à Sutton Park. Dans les années suivantes, le scoutisme a encore bien des occasions de servir le Laos en particuliers lors des graves inondations de Vientiane en 1966 ⁴¹.

Jean Deuve est fier de ses scouts et de ses policiers qui sont une raison d'espérer en la jeunesse du Laos⁴². Mais il lui faut aussi les défendre contre certains partis politiques qui voudraient bien les récupérer à leur profit⁴³. Pour le remercier de son dévouement, le gouvernement lao, en la personne du premier ministre Tiao Souvannaphouma, remet au capitaine Jean Deuve la cravate de commandeur dans l'ordre du million

d'éléphants et du parasol blanc. Déjà officier de l'ordre depuis 1946, il est l'un des seuls officiers subalternes de l'armée française à accéder à cette distinction enviée.

Guerre psychologique

Dès le début de l'invasion, le gouvernement royal a demandé à Jean Deuve comment stopper l'affolement et maintenir le moral de la population et de l'armée tout en maintenant l'esprit de lutte. Jean Deuve a alors l'idée de créer un Service de guerre psychologique (SGP), héritier du Service de renseignements bêtement supprimé quatre ans plus tôt. Utilisant les scouts Lao et la police pour des fabrications d'affiches et de tracts et pour l'organisation de réunions exaltant le mysticisme patriotique lao contre l'étranger, le SGP parvient à faire cesser la panique qui s'était emparée de la population de Vientiane à l'annonce de l'arrivée des divisions de Giap. Les envahisseurs stoppés et un calme précaire revenu, Jean Deuve s'attache à développer le Service de guerre psychologique pour lutter en particulier contre la propagande du Pathet Lao et du Vietminh qu'il confond volontiers en une seule entité : les Laoviets. Organisateur né, Deuve lance ses agents d'influence et de renseignement dans cette guerre d'un nouveau genre qui sera théorisée plus tard par ses camarades en Algérie mais qui est déjà bien comprise par les Viets qu'il combat depuis 1946. La guerre psychologique est une guerre des idées. Elle utilise peu les moyens militaires. Bien sûr, elle ne date pas des conflits coloniaux et de guerre froide mais c'est dans ceux-ci qu'elle a sans doute renaissance grâce à des officiers comme David Galula (1919-1967), Roger Trinquier (1908-1986) ou Jean Deuve.

Pour l'instant, Jean Deuve doit réagir vite. Concrètement, il jette sur le papier le programme qu'il entend donner à son

service : propagande ouverte, propagande en zone occupée, clandestine, intoxication de l'adversaire, action subversive chez l'ennemi, formation d'agents d'action et de renseignements, réseaux de renseignements tous domaines, réalisation de tracts et de nouveaux films, tournées d'équipes dans les villages : « Le scénario de la tournée varie peu. En arrivant dans un village l'équipe aménage une scène de théâtre primitive, distribue des drapeaux lao aux enfants, visite les familles, s'enquiert des griefs et des soucis, soigne et remet des médicaments, converse, contrebat la propagande adverse, réconforte et rassure. [...] On projette les films et les actualités, que l'on commente. On joue de la musique, on fait danser. On hisse le drapeau lao [...] on donne à chacun la manière de se conduire vis-à-vis des laoviet ». Les résultats sont là, le peuple reprend confiance et le gouvernement sait combien il a intérêt à garder Jean Deuve au Laos. Le ministre de l'intérieur Pheng Phonsavan l'apprécie alors comme « un de (ses) plus précieux collaborateurs⁴⁴ ». Ce n'est pas forcément le cas avec la direction du SDECE qui trouve que, malgré ses qualités indéniables, l'officier français a une trop fâcheuse tendance à l'indépendance depuis son que l'écrit l'un de ses détachement ainsi hiérarchiques : « officier détaché par les soins du SDECE auprès du Gouvernement laotien pour y organiser le service de la Sûreté laotienne, ce qui lui permet d'exploiter au mieux l'expérience qu'il a du pays et des services spéciaux. Ne relève pas du SDECE et n'entretient jusqu'ici que des rapports assez lâches avec notre représentant en E (xtrême) O (rient). Ne peut être noté⁴⁵ ».

Sur le terrain cependant, l'excellence dans le domaine du renseignement du capitaine Deuve est remontée jusqu'aux plus hautes sphères du commandement en Indochine. De passage à

n'est pas là mais, l'officier descend l'escalier en short et en maillot de corps ; il ne veut pas se dérober : « Je suis le commandant Deuve » dit-il. La maison est fouillée mais les soldats ne sont pas très méticuleux. Ils ne trouvent pas la mitraillette sten cachée, souvenir des maquis de 1945, seule arme conservée par l'officier français. Puis les soldats emmènent Jean Deuve devant sa femme et les enfants. « C'est un souvenir encore très présent dans ma mémoire » se souvient aujourd'hui son fils Richard alors âgé de 11 ans. Quelques soldats restent en faction devant le domicile. Toum, très inquiète, garde la tête de détruit maximum documents froide et un iugés compromettants.

Mis au courant du coup d'État, l'adjoint de Deuve au Laos, le capitaine Yvon Bouteiller, officiellement attaché militaire adjoint mais surtout officier de renseignements au SDECE, fonce en 2 CV de service au domicile des Deuve. Il y apprend l'arrestation de son chef⁵⁴. Toum n'a aucune idée du lieu où est détenu son mari. Le capitaine Bouteiller analyse très vite la situation. Si Deuve reste au secret, il peut être liquidé à n'importe quel moment. Ce ne sera qu'un agent mort en mission de plus. Il importe donc de faire connaître au plus nombre cette arrestation afin de créer un mouvement d'opinion en faveur de Deuve. C'est la bonne tactique. Reprenant sa 2 CV, le capitaine se rend à l'ambassade de France afin de prévenir l'ambassadeur qu'un officier supérieur des services secrets risque de se voir coller au mur par des putschistes qui ne voient en lui que le conseiller influent du Premier ministre, et le fondateur de neutraliste⁵⁵. de l'efficace Service renseignements L'ambassadeur écoute poliment mais ne fait rien. Bouteiller continue sa tournée, prévient la Croix rouge, la communauté française, les Pères oblats et revient le lendemain à la charge

auprès de la représentation diplomatique mais l'ambassadeur n'a pas bougé depuis la veille. L'officier explique que les ambassadeurs chinois et vietnamien sont intervenu en faveur de leurs ressortissants arrêtés et qu'il serait anormal que l'ambassadeur de France ne fasse rien pour le commandant Deuve. Touché par les arguments de Bouteiller, le diplomate s'engage à intervenir auprès des putschistes. Toute la ville est maintenant au courant de l'arrestation du commandant français et un peu plus tard Bouteiller obtient le renseignement. Deuve est gardé dans le camp de Phone Keng sur la route de Paksane. « Je suis maintenant sûr que sa vie n'est plus en danger » penset-il soulagé. Toujours actif, Bouteiller se rend au camp où est interné son chef mais ne parvient pas à le voir. Pire, il est accusé par les putschistes de s'immiscer dans les affaires intérieures du pays et menacé d'expulsion. Cela ne se fera pas. Les Lao bougent aussi : le général Sing Ratanasamay, ancien attaché militaire à Paris et membre du Comité révolutionnaire, parvient à sauver la tête de Deuve pour qui il garde une grande estime. Mais celui-ci, considéré comme un maître dangereux des arcanes de la politique laotienne, est gardé au secret. Pendant ce tempslà, devant la pression internationale, le prince Souvannaphouma est libéré et les militaires rentrent dans leur caserne, tout en se réservant la possibilité de peser largement sur les politiques.

Pendant plusieurs semaines, sans nouvelle aucune de Jean Deuve, si ce n'est de savoir qu'il est quelque part vivant et en bonne santé, sa famille continue à espérer son prompt retour dans une maison gardée jour et nuit par des soldats. Au printemps, Richard fait sa communion solennelle tout seul à *Notre-Dame* de Vientiane. Sa mère n'ayant pas eu l'autorisation de l'accompagner pour ce grand jour, c'est l'aide de camp de Jean Deuve depuis le maquis, Lith Pommachak, qui le conduit en jeep. Enfin, dans le courant du mois de mai, l'officier

français rejoint les siens mais, pour quelques heures seulement. Expulsé du Laos, il rentre à Paris pour être « débriefé » par le SDECE. Ses supérieurs considèrent qu'il n'a pas démérité ayant « remarquablement servi les intérêts français » et ayant « été pendant son incarcération, un exemple de courage, de dignité et de fidélité⁵⁶ ».

Quelques semaines plus tard, la famille Deuve rejoint à son tour la France n'emportant que quelques malles. Toum Ngeun confie la maison à sa mère. Elle sera cependant réquisitionnée pour en faire un poste de police. Après 20 ans de service, l'aventure laotienne de Jean Deuve se termine, tout du moins officiellement. Le 17 mai 1964, les premiers bombardements américains touchent des objectifs communistes au Laos. Le petit pays au Million d'éléphants devient un double du Vietnam où s'enlisent les États-Unis. Il ne reste à l'ancien protectorat français que dix ans de liberté relative.

^{1.} Jean LARTÉGUY, *Les tambours de bronze*, Paris, Presse de la Cité, 1965.

^{2.} Jean Deuve, *Laos*, *15 septembre 1945-15 décembre 1948*, *op. cit.* p. 38.

^{3.} Ibid., p. 37.

^{4.} Revue de la France libre, n° 2, novembre 1947.

^{5.} Jean Deuve, *Laos*, *15 septembre 1945-15 décembre 1948*, *op. cit.* p. 57.

^{6.} Françoise Deuve n'apprend la terrible nouvelle que le 17 septembre 1946. Quarante ans plus tard, elle rédige une notice « André Briend (1919-1946) », *Hommes et destins*, Asie, tome VI, Paris, Publications de l'Académie des sciences d'Outremer,

De retour en France, la famille s'installe dans appartement de la rue de Dantzig dans le xv^e arrondissement de Paris. Jean Deuve travaille au siège du SDECE que les agents appellent communément la « Maison ». Aux services, il retrouve avec un plaisir partagé Yvon Bouteiller qui s'était tant démené lors du putsch d'avril 1964 au Laos. Il en fait son adjoint pour l'Extrême Orient. Plus tard, c'est Yvon Bouteiller qui le remplace lorsque Deuve est nommé à un poste plus élevé. Parmi ses subordonnés, il se lie également d'amitié avec le chef de bataillon Gérard Bouan⁵. Ce dernier, beaucoup plus jeune que lui, est le fils du capitaine de vaisseau Roger Bouan, héros de la campagne de 1940, commandant de la 11^e division de contretorpilleurs mort au combat sur le contre-torpilleur *Bison* le 3 mai 1940 devant Namsos (Norvège)⁶. Leurs pères respectifs étaient ensemble, à une promotion d'intervalle, à l'École navale. Gérard Bouan ne fait pas partie de la section Extrême Orient mais, est affecté à celle de l'Afrique noire. S'il n'a jamais eu de mission avec Deuve, Bouan a été son élève et collaborateur. Pour lui, « le colonel Deuve était un chef respecté, sa compétence était reconnue de tous. C'était un grand professionnel. C'était le spécialiste de la recherche clandestine de renseignements [...] (qui a su) donner au SR qu'il a commandé [...] une impulsion nouvelle sortant en courageusement des sentiers battus et en faisant appel à des techniques originales. […] C'était un grand patriote⁷ ».

Au SDECE, Jean Deuve se lance dans cette nouvelle aventure avec l'enthousiasme qui le caractérise au risque de bousculer des habitudes bien ancrées : « Je vais m'attacher à secouer la poussière et à imaginer de nouvelles opérations. Mes méthodes, mes cours, mes propositions, mes exigences opérationnelles font souvent lever le sourcil aux grands chefs

englués dans la routine » écrit-il plus tard⁸. Nommé chef des opérations du contre-espionnage pour l'Asie, l'URSS, le bloc de l'est et l'Océanie, il met en place un système de cours, stages et examens obligatoires pour tout son personnel surnommé « l'Université Deuve. » Il utilise les femmes pour les opérations sur le terrain au même titre que les hommes. Il tient à ce que les épouses des officiers traitants suivent des stages avant le départ en poste à l'étranger. Il met en pratique de nouvelles règles de sécurité et insuffle surtout un nouvel esprit au service, plus conquérant, plus offensif.

Pour le suivi de la formation des officiers de la Maison, Jean Deuve rédige un manuel connu dans l'argot du service comme la « Bible » de l'officier traitant. Celui-ci est une cible permanente pour l'ennemi. Il doit donc être en état de veille continuelle. Ainsi, une information a priori de peu de valeur prise individuellement, peut permettre de à remonter renseignement capital. À ses agents, il aime citer cette phrase de Kipling dans Kim: « le grand jeu ne s'arrête jamais! » Ses supérieurs notent : « la compétence technique, les qualités intellectuelles indiscutables ainsi que la longue expérience de cet officier supérieur le situent parmi les meilleurs de sa spécialité. [...] il convient de souligner que son goût inné de l'action joint à un sens aigu de l'efficacité et de l'humain, en font un officier de renseignement exceptionnellement qualifié dans son domaine⁹ ».

En 1976, le colonel Jean Deuve est nommé par le ministre de la défense Yvon Bourges chef du service « Renseignement » avec autorité sur la totalité des structures du Service à l'étranger et tout l'espionnage extérieur¹⁰. Il est alors l'un des plus proches collaborateurs du directeur Alexandre de Marenches. Sa mission principale prend de l'ampleur : il s'agit désormais de

« rechercher des renseignements secrets de haut niveau, fortement défendus » et de recruter et de former des officiers traitants de très haut niveau de clandestinité. Sur ces actions, il n'existe pas de documents consultables et nombre de ces opérations sont restées, par nature, très secrètes. Cependant, il est légitime de penser que les résultats de la politique entreprise par Jean Deuve dès la fin des années 1960 ont marqué fortement la Maison SDECE pendant plus d'une décennie.

Atteint par la limite d'âge en 1978, le colonel des troupes de marine Jean Charles Marie Joseph Gaud Deuve fait ses adieux aux armes à 60 ans après 40 ans de service pour la France. Mais pour un officier des services, ce n'est pas trahir un secret que d'affirmer que la retraite peut être aussi dense que les périodes d'activité. Pendant quelques années encore, Deuve collabore avec « la Maison » et suit particulièrement l'évolution des maquis du MORREPLAN au Laos communiste.

Le MORREPLAN

Les 2 et 3 décembre 1975, les communistes du Pateth Lao du « Prince rouge » Souphanouvong, téléguidés par le puissant voisin vietnamien, prononcent la dissolution du gouvernement d'union nationale du prince Souvannaphouma. La monarchie est abolie. Les libertés sont suspendues. Toute l'ancienne Indochine française (Vietnam, Cambodge, Laos) est maintenant à l'heure de la terreur rouge. Au pays du Million d'éléphants, près de 100 000 militaires, policiers, fonctionnaires, partisans de l'Ancien régime et leur famille sont déportés dans des camps de concentration au régime très dur. 30 000 à 40 000 d'entre eux y laissent la vie. Jean Deuve perd de nombreux amis et anciens collaborateurs au terrible camp-prison n° 1 de Ban Naka (Nord-Laos), la plupart morts de faim et de mauvais traitements :

- 19. Lettre du Père Henri Delcros à tous les amis des Khmou'du Laos, de Thaïlande et de France, 28 mars 1979, Dossier n° 139 « Informations diverses sur la résistance, 1980 », Fonds Deuve, MC.
- 20. Jean LARTÉGUY, « Dans les maquis du Laos », *Paris Match*, n° 1536, 3 novembre 1978, p. 3-41.
- 21. *Ibid.*, p. 9.
- 22. Ibidem, p. 41.
- 23. Yves-Guy BERGÈS, « Avec les maquis du Laos », *Paris-Match*, n° 1582, 21 septembre 1979.
- 24. Michel BONNOT, *Mission médicale clandestine au Laos*, Dijon, Faculté de médecine 1981 et Jean DEUVE, *Mission Cécile*, dactylographié, novembre 1998. Dossier n° 140 « Résistance-Morreplan, 1979-1980-1981 », Fonds Deuve, MC.
- 25. *Le MORREPLAN*, *organisation du mouvement*, 1981, dossier n° 140 « Résistance-Morreplan, 1979-1980-1981 », Fonds Deuve, MC. De 1979 à 1983, Kong Lè passe quatre ans en Chine « en visite de travail. » voir *Biographie du général Kong Lè*, *slnd*, p. 22.
- 26. www.ansfac.org.
- 27. Voir toutefois l'article de son neveu Thierry de RESBECQ, « Jean Deuve (1918-2008), spécialiste des serpents du Laos », *Bulletin de la société herpétologique de France*, n° 129, 1^{er} trimestre 2009, p. 11-19.
- 28. « J'ai connu Jean Deuve [...] lors d'animations sur le Japon où il a séjourné puis nous avons, de son vivant, baptisé notre dojo [...]. Guerrier, passionné, romanesque, pragmatique. Quel personnage! » Lettre de Jean-François Grunenwald à l'auteur, 18 janvier 2012. Quant aux Scouts de Riaumont qui ont choisi

Jean Deuve comme modèle, il s'agit d'un groupe de scoutisme installé à Liévin (Pas-de-Calais). Les Pères de la Sainte-Croix, qui forment l'encadrement, dirigent d'autres œuvres (écoles, Mémorial des Scouts morts pour la France, Labo scout) sur cette colline du pays minier. Après la prise du pouvoir au Laos par les communistes, le village d'enfants de Riaumont a accueilli plusieurs dizaines d'enfants Hmongs. Voir Père Jean-Paul ARGOUARC'H, « Sauver les Hmong, servir la France », *Citadelle de l'espérance*, n° 71, mars 2009, p. 10-11.

Annexes

ORDRES, MÉDAILLES ET DÉCORATIONS DE JEAN DEUVE

Officier de la légion d'honneur

Commandeur de l'ordre national du mérite

Croix de guerre 1939-1945 (deux palmes et deux étoiles d'argent)

Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs (une palme et une étoile-d'argent)

Médaille de la résistance française

Croix du combattant

Insigne des blessés militaires (3 étoiles)

Médaille coloniale (agrafe « Extrême Orient »)

Médaille commémorative 1939-1945 (agrafes « France » et « Extrême Orient »)

Médaille commémorative de la campagne d'Indochine

Commandeur de l'ordre du Million d'éléphants et du Parasol blanc

Médaille de la résistance franco-laotienne

Chevalier du Mérite civique du royaume du Laos.

Table des matières

Préface

Du général (2S) Alexandre Lalanne-Berdouticq

Introduction

L'enfance d'un chef

Des Normands de la mer Le temps des mutations et des enfants La découverte du scoutisme

L'officier français

Le 6^e régiment colonial mixte sénégalais Le baptême du feu En zone libre

L'Africain

Vers l'Occident noir Chevauchées et topographie La famille Deuve au Maroc L'adieu au Niger

Le Gaur

Les Gaurs de la Force 136 L'entraînement

Attente et perfectionnement

Le maquisard

L'Indochine française en 1945

Le groupe Fabre

Mission: renseigner

Guérilla

Objectif Paksane

Le Laos à l'automne 1945

Chinoiseries, Vietminh et piraterie

Pendant ce temps-là, en France

Le Lao

Paksane, base arrière

Le service de renseignements

Directeur de la police nationale

Boucle d'argent

Le scoutisme lao

Les scouts lao face au Vietminh

Guerre psychologique

Conseiller neutraliste

Menaces sur le Laos

Le renseignement neutraliste

L'arrestation

Le seigneur de l'ombre

Le Japon

La « Maison »
Le MORREPLAN
Le temps de la retraite
Fin de piste

Annexes

Ordres, médailles et décorations du colonel Jean Deuve Soukhouane à Jean Deuve, Paksane, juin 1946 Principales publications de Jean Deuve

Sources et bibliographie Remerciements Table des matières Achevé d'imprimer en septembre 2012 Pour le compte des éditions ARTEGE par SARL Pulsio, 75018 Paris